

Marcel Pérès

# Amours scandaleuses au mont Blanc



éditions Guérin  
CHAMONIX

© Éditions Guérin – Chamonix, 2014

Photo de couverture :  
Le Petit Charlet et Miss Mary-Isabella Straton © DR

Les éditions Guérin sont une société  
du groupe Paulsen Media.

MARCEL PÉRÈS

AMOURS SCANDALEUSES  
AU MONT BLANC

Extrait numérique

Éditions Guérin  
Chamonix



*Jean Charlet, Prosper Payot et Frédéric Folliguet au retour de la première ascension du Petit Dru, le 29 août 1879. © Pierre Tairraz*

## I. De la première ascension mythique le 7 août 1786 à la première hivernale insensée d'Isabella Straton, un siècle plus tard...

*« Je n'en croyais pas mes yeux, je voyais sous mes pieds ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant. Je saisisais leur rapport, leur structure et un seul regard levait des doutes que le travail de nombreuses années n'avait pu éclairer... »*

HORACE-BÉNÉDICT DE SAUSSURE  
AU SOMMET DU MONT BLANC, LE 3 AOÛT 1787

Tous les amoureux de l'histoire de l'alpinisme se sont plus ou moins intéressés à la fabuleuse épopée de la première ascension du mont Blanc, réalisée le 5 juillet 1786. Son retentissement fut énorme dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement à Genève, à Londres et à Paris. Peu d'entre eux en connaissent la réalité historique, celle qui fit dire à Alexandre Dumas, en voyage à Chamonix en 1832, que, contrairement à ce que l'on pense communément, « le courage avait bel et bien précédé la science dans cette entreprise extraordinaire ».

Cette année-là se présenta par ailleurs sous les meilleurs auspices pour les quelque trois cents foyers chamoniards qui avaient retrouvé une liberté quasi totale. Les finances du royaume de Piémont-Sardaigne devenant de plus en plus exsangues, un édit royal de 1775 avait permis le rachat de la « taillabilité personnelle », sur tout le territoire, moyennant le paiement d'une somme d'argent conséquente. Éprise de liberté et d'autonomie, la population chamoniarde s'était aussitôt empressée de verser, au prix de terribles privations, la somme de 50 000 livres, par acomptes successifs sur trente ans, aux chanoines de la collégiale de Sallanches qui étaient restés « seigneurs temporels de la vallée ». Rien d'étonnant, car il ne faut pas perdre de vue que, lorsque le général Montesquiou envahit la Savoie, les notables locaux adhèrent avec un réel enthousiasme au régime révolutionnaire français qui fut instauré dans le « ci-devant duché » en septembre 1792. Le conseil municipal de Chamonix prit immédiatement une délibération qui optait pour la déchéance de la maison de Savoie, « ayant toujours eu en horreur les duretés que les seigneurs curés du prieuré avaient exercées contre eux et

leurs parents ». On le voit bien, les Chamoniards n'eurent de cesse de s'affranchir très tôt des servitudes imposées, d'où qu'elles émanent, souvent au prix de violents affrontements et de quelques jacqueries. C'était bel et bien un acte de bravoure pour devenir enfin maîtres chez eux, au prix d'un effort financier démesuré qui démontrait l'esprit d'indépendance farouche de ses habitants, vivant en autarcie dans une vallée isolée et pauvre.

Déjà, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plume acérée de Marc-Théodore Bourrit fait un état des lieux réaliste : « Cette vallée est si peu considérable qu'elle ne fournit pas de quoi nourrir ses habitants. On abandonne aux femmes le travail de la campagne. Le peu de terre qui couvre les rochers ne permet pas à la charrue d'y tracer des sillons. Elles sont obligées de faire tout à la force des bras. Quant aux hommes, les uns tiennent du bétail sur les montagnes de la Tarentaise, d'autres vont cultiver les vignes en Valais et c'est ainsi qu'ils suppléent la nudité du sol de leur pays. » N'avaient-ils pas subi pendant près de sept siècles, après le surprenant acte de donation de la vallée de Chamonix par le comte de Genève à l'abbaye de Saint-Michel-de-

Cluses, située entre Turin et Suze, la dure férule des chanoines du prieuré ? Cet événement considérable fut fêté à Bonneville dans un joyeux tintamarre, en déversant en vrac les milliers de pièces de monnaie collectées jusque dans le Valais, pour pouvoir s'affranchir enfin de leur autorité écrasante.

Un autre acte de bravoure aura lieu au même moment, précisément le 8 août 1786, dont on était bien loin d'imaginer les répercussions considérables dans l'Europe entière. Qui n'a jamais entendu parler de cet exploit devenu mythique de Jacques Balmat et du docteur Paccard, ces deux magnifiques conquérants du mont Blanc, monarque tutélaire trônant au-dessus de la Montagne maudite, à quelque 2 450 toises, soit 4 775 mètres, selon l'évaluation assez remarquable faite à l'époque, juste à côté du mont Maudit, le bien nommé... ?

Dans son livre *Les Alpes*, le tonitruant Alexandre Dumas rendra célèbre cette merveilleuse première, après avoir rencontré Jacques Balmat, alors âgé de 70 ans, au retour d'une agréable excursion à la Flégère, qui l'attendait avec impatience devant l'hôtel de *La Couronne*. En lui donnant de manière exagérée et injuste le beau rôle dans ce succès



resté toujours aussi glorieux un demi-siècle après, Dumas, qui aimait les excès en tous genres, consacra la disgrâce définitive du docteur Paccard aux yeux du grand public. Ce jour si improbable était enfin arrivé où cette peur ancestrale de la Montagne maudite, forteresse inexpugnable qu'on n'appelait pas encore mont Blanc se transforma en une véritable fascination. L'attrait de cette cime suprême connut un tel engouement dans le monde entier qu'on en reste encore aujourd'hui subjugué ! On imagine sans mal la fierté du médecin chamoniard, foulant le premier en tant que scientifique cette « sommité », appelée par pure bravade la « taupinière blanche », sommé de ne point s'attarder là-haut par un Jacques Balmat aussi nerveux qu'empressé. Outre la crainte d'être surpris par la nuit tombante, il est aussi pressé d'aller toucher la forte récompense promise par un scientifique genevois, Horace-Bénédict de Saussure, et préoccupé par l'état de santé de sa petite fille Judith, qui s'était sérieusement aggravé la veille de leur départ vers le sommet. Ce succès qui dépassait l'entendement fut érigé en véritable mythe, non seulement en raison de la difficulté de l'entreprise, mais aussi de

l'altitude invraisemblable atteinte ce jour-là. Rien ne semblait prédestiner ces deux hommes à un tel destin, même s'ils étaient en mesure d'exciper de belles références dans leurs spécialités respectives, et, pour l'un d'entre eux, un vécu de « coureur » de montagne assez exceptionnel. D'autres montagnards chevronnés, tout aussi aguerris sinon plus, auraient pu connaître la même gloire. En matière de destin ou de vocation, Joseph Kessel, ce baroudeur et magnifique écrivain, touche juste quand il affiche son intime conviction qu'« on ne sait jamais si l'on doit plus au hasard ou à la chance ». À moins que l'on se réfère au réalisme de Marcel Achard et à son sens de la formule, qui était plutôt enclin à croire que « c'est toujours par hasard que l'on accomplit son destin ».

Tous les amateurs d'aventure en montagne se sont délectés du récit de cet événement exceptionnel à l'époque, ainsi que des nombreuses péripéties qui agrémentèrent ce grand « fait d'armes ». Il fallut, à partir de 1760, près d'un quart de siècle pour résoudre ce problème d'envergure ! Depuis l'arrivée à Chamonix, un jour de 1741, d'une caravane de huit voyageurs et cinq domestiques

fortement armés, transportant un matériel insolite leur permettant d'installer un campement à l'entrée du village qui provoqua un attroupement de Chamoniards suspicieux, on avait vu moult incursions d'explorateurs de tous acabits dans les années qui suivirent. « Tout le mérite auquel nous pouvons prétendre, affirmèrent avec une certaine modestie, à leur retour à Genève, les Anglais Windham et Pococke, grands découvreurs de cette nouvelle Amérique, c'est d'avoir frayé le chemin à quelques curieux ». Attirés et fascinés avant tout par les « glaciers » de la vallée de Chamonix, il convient de le préciser. Mais une incursion de cette nature-là, jamais !

Imaginez un instant la surprise des habitants lorsqu'ils virent débarquer un jeune savant, envoyé par son professeur d'université à Genève pour étoffer son herbier sur les pentes autour de Chamonix, qui, négligeant sa cueillette de plantes, lève constamment la tête pour ne s'intéresser qu'au mont Blanc, sidérant de beauté. Seul à l'époque un prétexte scientifique avancé par cet étudiant fort original, issu de l'aristocratie genevoise, pouvait faire passer l'incongruité d'une conquête éventuelle.

Ce botaniste sera très vite reconnu comme un chercheur de premier plan, en relation avec plusieurs savants illustres en Europe. Cependant, il n'avait aucune aptitude particulière ni aucune expérience pour prétendre arpenter la haute montagne. Glaciologue et naturaliste, il se consacra aussi à l'étude de la physique et de la géologie. En admirant régulièrement le mont Blanc depuis Genève, qui par beau temps se découpait dans toute sa splendeur dans un lointain horizon, son génie consista à comprendre avant tous les autres que, de par son altitude, ce dernier était assurément l'un des meilleurs champs d'expérimentation scientifique, notamment pour la mesure de la pression atmosphérique et de la température d'ébullition de l'eau. À peine âgé de 20 ans, il eut le mérite de ne pas hésiter à délaissier quelques fois l'université de Genève pour observer à plusieurs reprises, depuis le sommet du « Brévent », cette montagne grandiose, avec sa « sommité » arrondie couronnant son admirable versant nord. Poussé par son ardent souhait d'effectuer là-haut des recherches, il va, pendant près de deux décennies, rêver d'être le premier à conquérir le sommet de la « Montagne

maudite ». Comment trouver ce fameux fil d'Ariane qui permettrait, dans ce dédale infernal de glaciers, de séracs et de rochers amoncelés, de pentes neigeuses ou glacées vertigineuses, entrecoupées de crevasses scélérates, d'accéder enfin au sommet de cette belle et blanche citadelle ? Cette question si peu raisonnable sera posée par Horace-Bénédict de Saussure, ce monsieur « étranger » pointant souvent son doigt vers l'objet de ses rêves, à tous les Chamoniards qu'il rencontrait.

– Quelle route emprunter pour monter là-haut ? osa demander Saussure à un chasseur de chamois, cristallier de surcroît.

– Et pour quoi y faire ? lui fut-il répondu abruptement.

Était-ce bien raisonnable qu'un « monchu », contraction de « Monsieur » à la manière chamoniarde, qui ne doutait de rien, puisse se laisser aller à poser une telle question et à chercher un itinéraire logique dans cet écheveau de blocs de séracs et de glace énormes ? Quel grain de folie avait dérangé l'esprit de ce doux rêveur, alors que la population de Chamonix, tout particulièrement celle du hameau des Bossons, vivait dans la hantise

des « débordements » fréquents du glacier descendant de cette montagne maudite ? Cette « glacière », suspendue au-dessus du petit hameau abritant quelques rares foyers, descendait alors très bas, si bas qu'elle recouvrit même à plusieurs reprises les rares terres cultivables et quelques maisons, les Lavanches, arrivant parfois à obstruer l'Arve toute proche.

L'affaire était loin d'être une simple formalité. Il fallait une sacrée dose de courage, voire d'inconscience, pour oser envisager une telle entreprise. Horace-Bénédict de Saussure eut l'habileté de chercher à convaincre d'abord les chasseurs chamoisards et les chercheurs de cristaux de l'aider dans cette démarche un peu folle, en faisant placarder sur la porte d'entrée de l'église un avis qui promettait une forte somme d'argent à tout montagnard capable de découvrir cette voie presque céleste... Il y avait là de quoi retourner un petit noyau de Chamoisards, pourtant peu enclins à s'aventurer sur les terres glacées de ce royaume inaccessible. Hormis quelques-uns d'entre eux, en tant que prétendants sérieux à cette quête du Graal, qui fort légitimement estimaient que c'était

leur montagne et, bien sûr, leur propriété. Ces chasseurs effectuaient de rares et brèves incursions dans ces terres hostiles en pourchassant quelques chamois, qui leur échappaient souvent grâce à leur agilité sur les rochers et dans la neige.

Ces montagnards valeureux, premiers explorateurs des pentes du mont Blanc, avaient pour noms Cachat dit le « Géant », Lombard dit le « Grand Jorasse », Pierre Simond qui avait conduit Horace-Bénédict de Saussure au Brévent, belvédère idéal pour admirer le mont Blanc et tenter de trouver un itinéraire menant au sommet. Ajoutons à ce gotha un personnage assez déroutant, Jacques Balmat, qui avait la réputation d'aimer arpenter la montagne en solitaire, d'avoir un caractère bien trempé, aussi secret que renfrogné, et qui avait du mal à subvenir aux besoins de sa famille en vendant des cristaux de roche, très prisés des premiers voyageurs. Quant à Michel-Gabriel Paccard, médecin qui avait poursuivi ses études à Turin, puis à Paris, fils d'un notaire estimé, jouissant d'une grande considération à Chamonix, il nourrissait une passion secrète pour le mont Blanc, en tant que scientifique et, une fois n'est pas coutume, en tant que montagnard.





Achévé d'imprimer par Ermes Graphics  
à Turin (Italie) en janvier 2015  
Dépôt légal : avril 2014  
ISBN : 978-2-35221-093-1

Miss Isabella Straton n'avait pas froid aux yeux, mais il lui est arrivé d'avoir froid aux mains. Et plus particulièrement ce 31 janvier 1876, journée claire et ventée sur les pentes du mont Blanc, enfin vaincu en hiver. Il faisait – 20 °C et ses doigts étaient pris. Alors Jean-Esténil Charlet, son guide attiré, le futur vainqueur du Petit Dru, célibataire âgé de 36 ans, s'empara de ses mains et entreprit de les réchauffer. Il ne l'avait jamais touchée auparavant, juste frôlée en nouant une corde autour de sa taille... Cette « union impossible » entre une riche Anglaise et son guide-paysan, Jean-Esténil Charlet, fut tellement romanesque que Roger Frison-Roche, qui avait écrit la nécrologie de Jean Charlet en 1925, pour *Le Savoyard de Paris*, s'en est inspiré pour écrire *La Grande Crevasse*.

Marcel Pérès, lui, est tombé amoureux de la vallée de Chamonix et s'est passionné pour les cordées franco-anglaises qui ont marqué l'âge d'or de l'alpinisme. Après Michel Croz et Edouard Whymper, solides athlètes de l'alpe déjà célébrés dans *La cordée royale*, Marcel Pérès s'est intéressé à ce couple d'amoureux, au délicat « petit » Jean et à Isabella Straton, femme libre et fière, qui a joué son bonheur contre le regard des autres. Et qui a gagné.



**14 €** TTC

[www.editionsghuerin.com](http://www.editionsghuerin.com)